

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/  
Pages de couleur

Pages damaged/  
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/  
Pages détachées

Showthrough/  
Transparence

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/  
Pagination continue

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>									

# JOURNAL POUR TOUS.

“ La lecture est le premier des plaisirs. ”

Vol. 1.

OTTAWA, 27 MARS, 1879.

No. 31.

## MOUSSELINE.

HISTOIRE DE LA BASTILLE.

—

Vous ne connaissez pas Mousseline, chères lectrices, et ce nom romanesque excite peut être votre légitime curiosité. Votre imagination se retrace déjà quelque fée légère comme un fil de la Vierge, traversant l'espace sur un nuage bleu, ou se balançant mollement sur les branches flexibles et élégantes des palmiers en fleurs.

Il n'en est rien : Mousseline est une créature mortelle, sujette comme nous toutes, lectrices, aux lois de la destruction, aux ravages du temps. C'est une infatigable ouvrière, industrielle comme une Bretonne, prudente comme une Gasconne, soigneuse comme une Flamande... faisant toute sa toile elle-même de façon à rendre les tisserands jaloux.

Dire que Mousseline fut une créature parfaite serait abuser de la fiction poétique.—Mousseline avait ses faiblesses. Comme les coquettes, elle tendait des pièges aux étourdis, moucheronnés inconsidérés, papillons volages, qui voltigeaient autour d'elle. Mais y avait-il grand crime à cela?... toutes les belles dames n'en font-elles pas autant ?

Or, pour que nos lectrices puissent connaître à fond l'histoire de Mousseline, il faut reprendre notre récit d'un peu haut.

Au mois de novembre 1661, un homme était enfermé dans un des cabanons de la Bastille; pour nous éviter la peine de décrire son visage, description souvent ennuyeuse pour le lecteur, il nous suffira de citer les vers suivants, qui peignent à la fois son nom et sa physionomie.

La figure de Pelisson  
Est une figure effroyable,  
Mais quoique ce vilain garçon  
Soit plus laid qu'un singe et qu'un diable  
Sapho lui trouve de beaux appas;  
Moi, je ne m'en étonne pas;  
Car chacun aime son semblable.

La Sapho de Pelisson, nos lectrices la connaissent : c'était la belle Scudéri, le gracieux inventeur de la carte du Tendre, celle à laquelle on doit la topographie de l'amour.

Mlle. de Scudéri avait d'autant plus de mérite à s'occuper d'affaires de

sentiment, qu'elle était fort laide : c'est elle qui fit ce quatrain à un peintre auquel elle devait son portrait :

Nanteil en faisant mon image  
A de son aut divin signalé le pouvoir :  
J'aurais mis sa lux dans mon miroir ;  
Je l'ai mise dans son ouvrage

Comment Pelisson était-il prisonnier à la Bastille ? C'est ce que chacun sait : il défendit Fouquet après sa disgrâce, et alors que l'avocat-général Talon, au nom du roi, demandait sa tête en expiation de ses menées prévaricatrices. Lorsque Fouquet fut arrêté, ses amis les plus fidèles l'abandonnèrent; quelques-uns seuls ne désertèrent pas l'autel de l'amitié, et parmi eux, il faut citer Mlle. de Scudéri, Corneille, Molière, Racine, La Fontaine, Mme. de Sévigné et Pelisson.

Une chose singulière à remarquer, aujourd'hui que le roman des *Trois Mousquetaires*, de M. Alexandre Dumas, a popularisé le nom de d'Artagnan, c'est que ce fut précisément M. d'Artagnan, capitaine aux Mousquetaires du roi, qui arrêta le sous-intendant Fouquet et le poète Pelisson. Fouquet fut envoyé à Pignerolles, et M. de Pelisson, incarcéré à la Bastille, avec l'ordre de ne laisser communiquer avec personne. Au moment où commence notre histoire, M. de Baisemau venait d'entrer dans le cachot du détenu.

Eh bien, mon cher poète, lui dit le gouverneur de la Bastille, sommes-nous toujours intraitable ?

—Qu'entendez-vous par là, M. le gouverneur ?

—J'entends, répondit Baisemau, qu'il est certains secrets dont vous êtes le dépositaire et dont la révélation importe au salut de l'Etat.

—M. le gouverneur, répliqua Pelisson, je connais par expérience vos manières persuasives; vous m'avez d'abord enchaîné avec un espion, sentinelle vigilante épiant mon sommeil, Argus aux yeux malins, cherchant à lire dans les contractions de la douleur, l'expression d'une pensée, le présage d'un aveu.

—Monsieur ! s'écria le gouverneur exaspéré.

—Oh ! monsieur, dit Pelisson, vous êtes un habile diplomate, et ce n'est point à vous qu'il faut reprocher de n'avoir qu'une corde à son arc. Par

Apollon, vous avez plus d'imagination que nous tous, les enfants de la Bohême littéraire. Après l'espionnage est venue la torture : après l'inquisition l'ennui ; vous m'avez retiré mon encre et mes plumes ; vous avez intercepté les lettres de mes amis ; il m'a fallu un ordre du roi pour recevoir ici Racine après son dernier succès.

—Vous calomniez mes intentions, monsieur.

—Oh ! je comprends que vous comptiez sur le découragement ; mais vous comptiez sans la folle du logis, l'imagination, cette fée rose et blonde qui vient s'accorder sur le fauteuil du poète et apporter en chantant, les rimes à son oreille ; je n'avais plus la liberté d'écrire, j'avais la faculté de penser.

—Eh bien ! monsieur, cette faculté vous est-elle ravie ? Avons-nous arrêté l'essor de votre esprit ?

—Oui, répondit le poète.

—Et comment ?

—En m'ôtant la douce solitude, ce silence général des voix humaines au milieu duquel s'élève la voix de l'âme, séraphique harmonie qui, comme l'encens sacré, remonte vers le ciel. Aujourd'hui, je ne suis plus seul.

Et Pelisson montra dédaigneusement du doigt un être accroupi, endormi à terre.

—Le Basque, dit-il, voilà mon compagnon de captivité.

En s'entendant nommer, le second captif releva sa tête appesantie par le sommeil et fit entendre un long rire guttural et satané.

—Avec cet être, il n'est plus de rêverie possible ; la méditation, cette sœur de la prière, a fui l'humide cachot de votre prisonnier. Votre vengeance est-elle assouvie, et avez-vous acquis la certitude que ni la douleur, ni l'ennui, ni le dégoût de la vie ne feront tomber un mot indiscret de ma bouche.

Le gouverneur de la Bastille croisa les bras sur sa large poitrine, fronça ses sourcils, et dit en sortant d'une voix menaçante :

—Patience, beau rossignol, patience, nous vous ferons chanter.

Puis le geôlier tira la lourde porte, et les verroux grinçèrent dans leur prison de fer.

Dès que le gouverneur fut sorti, Pelisson frappa sur l'épaule du Basque :

—La musette, dit-il.

—Là, mon maître, dit le montagnard, est-ce pour mademoiselle Mousseline ?

—Oui, répondit Pelisson, elle va venir.....Saluons son arrivée...

Alors le Basque, avec sa musette, se mit à exécuter l'air de *Charmante Gabrielle*, auquel Henri IV, l'illustre ancêtre de Louis XIV, avait donné une si grande réputation.

Et alors comme par enchantement descendant d'un fil de soie si fin, qu'on l'eût cru tombé du fuseau des fées, mademoiselle Mousseline se laissa glisser avec l'adresse d'un matelot de première classe descendant le mât de misaine.

N'est-ce pas là le cas de faire le portrait de Mousseline, l'œ bienveillante qui charma l'ennui du prisonnier ? Elle avait huit yeux d'un singulier éclat et huit pattes d'une longueur démesurée ; à ses mâchoires on remarquait des palpes formées de cinq articulations philophones. Au reste, elle parcourait l'espace en acrobate exercé dont la réputation de légèreté est établie et dont le courage ne saurait être mis en doute. En un mot, lectrices, Mousseline était une araignée...

Si nous pouvions croire un instant aux lois de la météorologie, quelle âme donnerions-nous à cette araignée compatissante filant aux yeux du prisonnier ses broderies, toiles que le soleil venait dorer ? N'est-ce pas l'âme d'une femme qui anime ce corps, d'une femme, douce et tendre créature, pleine d'abnégation et de dévouement, qui vient chercher au fond des prisons les larmes de la douleur, diamans précieux de l'espérance et de la foi.

Mademoiselle Mousseline, lorsqu'elle fut arrivée au bout du fil qui lui servait de route aérienne, s'arrêta...

Le basque continuait à jouer son air favori, et Pelisson, assis sur un escabeau, préparait à sa visiteuse, en hôte galant une appétissante collation.

C'étaient d'abord des mouches auxquelles on avait arraché les ailes, innocentes victimes préparées pour le sacrificeur ; puis un papillon aux ailes de carmin, pauvre amant de la beauté, qui, en cherchant des roses, s'était égaré jusqu'en ce noir séjour.

Mousseline se comporta en grande dame bien apprise, elle mangea peu et des meilleurs morceaux, elle fut pendant le repas d'une grâce et d'une amabilité toute féminine, puis après, elle remonta, non sans avoir fait force révérences, comme les marquises de l'ancien temps, à son échelle de soie

Mais cette journée devait être fatale à Mousseline, ses sœurs les Parques, jalouses peut-être de la merveilleuse toile de cette fileuse

rivale, s'armèrent de leurs ciseaux terribles.

La nuit du festin, M. le gouverneur fit sentinelle à la porte du détenu ; il voulait savoir à qui parlait le poète dans ses moments d'extase nocturne ; ce ne pouvait être à la Lune, car Phébé montrait rarement sa tête blonde à travers les noirs barreaux. Par une crevasse imperceptible du mur, il vit Pelisson agenouillé regardant avec le ravissement d'un amant adorant sa maîtresse Mousseline, faisant des angles et des parallélogrammes au beau milieu du soupirail.

Cette découverte fut pour le géolier tout un trait de lumière.

Il ouvrit la porte du cachot.

À cette heure solennelle, le destin de Mousseline se décida. La aiguille de Pelisson était peut-être cette fille de Colophon, cette brodeuse célèbre qui osa délier Minerve, et à laquelle Minerve avait donné cette forme ; devenue insecte, Arachnée avait sans doute conservé tout son talent, et les Parques, en voyant ce travail merveilleux, avait résolu de briser entre leurs mains puissantes cette navette miraculeuse.

Le gouverneur entra.

—Monsieur le poète, dit-il, à quelle muse adressez-vous vos invocations, à quelle étoile envoyez-vous vos soupirs ?

Le poète se releva et répondit avec ironie :

—À une créature de Dieu qui a plus d'humanité que certains hommes.

En même temps, saisissant la musette du Basque endormi, il joua l'air accoutumé et Mousseline, sans défiance, ainsi qu'il convient aux grands cœurs, quitta son atelier argenté par les lueurs de la lune et vint, imprudente fileuse, répondre à l'appel de son maître.

Pelisson la prit dans ses mains.

—Voyez, Monsieur le gouverneur, Dieu m'envoie des amis.

Mais M. de Baisemaux, sans répondre à cette naïve et imprudente confiance, fit tomber l'araignée à terre.

—Grâce ! Monsieur, grâce pour elle ! s'écria le poète.

Mais déjà la lourde botte éperonnée du gouverneur avait écrasé l'aimable insecte, qui égayait par ses jeux ses heures d'insomnie et de solitude.

Alors un soupir prolongé s'exhala dans l'espace. Est-ce une plainte de Pelisson, était-ce l'esprit de cette fileuse qui s'exhalait ? Qui de nous osera décider.

Pelisson fit deux pas en arrière, regarda les restes de l'araignée écrasée, tendit ses deux bras vers le gouverneur, puis il tomba sur son escabeau en pleurant à chaudes larmes.

—Oh ! monsieurs de Baisemaux, lui dit-il, j'aurais mieux aimé que vous m'eussiez cassé un bras.

Quelque temps après, Pelisson fut rendu à la liberté : Louis XIV le combla de faveurs ; il fut nommé maître des requêtes, abbé du Geignon et prieur de Saint-Laurence ; l'Académie le combla d'honneurs ; il mourut à Versailles le 16 février 1693 au moment où il achevait son ouvrage sur l'Eucharistie. Lorsqu'on visita ses papiers après sa mort, on trouva soigneusement ployé dans un velin une immense toile d'araignée, et sur le papier d'enveloppe on lisait les vers suivants :

Toile d'araignée  
Calme les douleurs,  
Amour d'araignée  
Calme aussi les cœurs.  
Pauvre Mousseline,  
Ta toile si fine  
Deviens ton linceul,  
Mon cœur est en deuil.

Lady LÉA SEPSEL.

Un constructeur de Columbus vient de mettre la dernière main à une horloge dont la fabrication lui a demandé huit années entières. À chacune des divisions du temps un tableau nouveau se présente à la vue de celui qui regarde l'heure.

Le premier quart amène une locomotive qui s'élanche sur les rails et lâche une colonne de fumée. À la demie, une clochette sonne dans une Independence Hall en miniature, et un petit Washington traverse la salle tout pressé. Aux trois quarts, les 12 apôtres prosternés devant le Christ, Pierre renie son maître et le coq chante. Enfin à l'heure, un air de musique se fait entendre et un squelette armé d'une faux vient montrer aux regards des curieux la sentence classique : " Le temps fuit. " À midi Lincoln apparaît tenant à la main l'acte d'émancipation, tandis qu'un noir aux fers brisés se précipite à ses genoux.

Cette horloge est comme on voit une adaptation américaine de la grande horloge de Strasbourg ou du Jacquemart de Moulins.

ÉNIGME.

Je suis ce qu'on peut acheter  
Et que l'on ne saurait prêter ;  
Ce qu'on se plaît à tourmenter,  
Ce qu'on voudrait toujours porter  
Et que le temps fait regretter.

(L'explication au prochain numéro.)

L'ENDROIT ET L'ENVERS.

Connu dans le monde pour vos bonnes manières et vos petits talents d'agrément, vous êtes invité un jour à une soirée chez les FERLEMPIN, bourgeois retirés du commerce de.....

Vous êtes jeune, vous aimez le bal, vous chantez d'une manière convenable, c'est une bonne occasion.

De plus, vous savez qu'une charmante personne pour laquelle vous soupirez, doit se trouver à cette soirée avec madame sa maman; tout est donc pour le mieux.

Vous donnez un bon coup de baguette à votre oiseau, si toute fois il n'est pas chez Gagné; dans ce dernier cas vous en empruntez un à un ami. Vous lâchez le gilet blanc, les gants paille, la coiffure en coup de vent, vous sautez dans un véhicule à 50 cents la course, qui vous déballe chez les Ferlempin, les vernis et le castor d'une fraîcheur éblouissante.

On vous présente avec pompe comme un jeune homme charmant; vous avez la joie de voir rougir, à votre arrivée, l'objet blond de votre flamme, qui dissimule son trouble derrière son éventail. Enfin vous allez passer une soirée charmante.

*Voilà l'endroit.*

Mais!.....

La mère Ferlempin commença par vous empoigner et vous colloqua à une table de whist, entouré de trois jeunes gens ayant ensemble 238 ans; les trois burgraves vous allégèrent d'une douzaine de dollars, vu votre inexpérience au jeu et les distractions que vous cause votre blonde, autour de laquelle vous voyez papillonner un futur docteur monté sur col carreau.

Après deux heures de whist forcé, vous quittez la partie sous un prétexte ou sous un autre. Le plus préremptoire est que vous n'avez plus le sou.

Vous chériez; des yeux vo re belle, qui est entraîné de redouter avec le docteur en herbe, ce qui vous agace.

Mme Ferlempin vous harponne de nouveau, et comme le rehowa vient de finir, elle vous prie gracieusement de vouloir chanter quelque chose pendant que les dames vont se reposer. Vous chantez Pair du Trouvere au bruit des fauteuils qu'on roule et du froufrou des robes qu'on rajuste.

Et enfin comme il y a pénurie de pianiste, on vous flanque au piano jusqu'à deux heures du matin. Vous ne trouvez pas l'occasion de parler à votre blonde, vous vous brossez le ventre de rafraichissements et tout le monde vous prend pour l'acrobate de la maison.

*Voilà l'envers.*

sur ses genoux, Saint-Joseph qui le contemplait, des bergers, des rois qui l'adoraient. Il ne manquait qu'une chose.

—Et quoi donc?

—L'âne de l'étable; mais puisque je le trouve ici, je n'ai plus rien à désirer.

L'incrédule se frotta le menton, secoua ses oreilles et resta coi.

\*.\*

La scène se passa dans un bureau d'Assurance contre le feu.

Un cultivateur vient d'assurer une propriété, et est tout fier de ne payer que trois piastres pour recevoir cent louis dans le cas d'incendie.

—Monsieur, lui dit l'agent, tout est bien maintenant, sauf à vous envoyer la police dans un mois.

Le cultivateur pâlit, il ne connaissait d'autre police que celle qui empoigne et non celle qui assure.

—Oh! Monsieur, lui dit-il, remettez moi mon argent; cent louis ne me consolent pas de voir ma maison brûlée et d'être empoigné ensuite.

\*.\*

Il y avait une fois un étudiant en droit qui étudiait fort peu et jouait beaucoup au billard. Un jour, on vint dire à son père qu'il était retenu dans un café où, d'un coup de queue malheureux, il venait de déchirer un tapis tout neuf. Le père se transporta au café, et, en père bien appris, paye le tapis; puis, tirant son canif, il le coupe proprement tout à l'entour; après quoi, il le roule sous son bras et le porte chez un tailleur, où il en fait faire, pour son fils, habit, gilet et pantalon. Tant que dura le malheureux drap, qui était excellent, le jeune homme n'eut pas autre chose dans sa garde-robe. On assure qu'il fut guéri de sa passion pour le carambolage.

\*.\*

« Mon enfant, je voudrais parler à votre maman.

—Oh! monsieur, maman est sortie, mais elle va venir; elle est avec Mme Pelet? Vous ne la connaissez pas. Mme Pelet?... C'est une vieille dame qui vient prendre les cheveux blancs à maman avec une petite pincette... Maman en a joliment! moi, je n'en ai pas.

—:o:—

PENSÉES.

1. Le fil de l'eau peut servir à laver le linge, mais non pas à le raccommoder.
3. Il faut boire le vin lorsqu'il est irrprochable.
4. La pauvreté ôte le courage: Voyez un homme qui a ses culottes déchirées: Il hésite à quitter son siège.
5. La beauté est une chimère, dit un axiome. Or une chimère est un monstre, arrangez cela.
6. Entre l'Arabe et le Corse, il ne faut pas mettre le droit.
7. L'Orient du chat c'est l'est-à-minet.
8. Rien n'est plus impressionnable qu'un musicien qui joue des quadrilles; il change de figure à chaque instant.
9. Mieux vaut sentir un bouquet qu'un bouquetin. -

LES SEPT DOULEURS D'UNE VIEILLE FILLE.

1ère douleur—Voir une jeune femme embrasser son mari, qui est jeune et joli.

2ème douleur—Voir les demoiselles de son âge se marier les unes après les autres et se contenter.

3ème douleur—Découvrir que les attentions qu'elle recevait d'un jeune homme n'étaient qu'un moyen de s'adresser à une de ses nièces.

4ème douleur—Apprendre la nouvelle du mariage d'une personne sur laquelle elle avait fondé des espérances.

5ème douleur—Se trouver âgée de trente ans et quelques cheveux blancs et n'avoir personne pour la courtiser.

6ème douleur—Se voir rendue à quarante ans, et malgré qu'elle se voit toujours prononcé contre les mariages tardifs, ne pas même voir un veuf se présenter.

7ème douleur—Savoir une nouvelle et ne pouvoir la répéter.

—:o:—

VARIÉTÉS.

Le juge Kent, qui est un puritain à tout cri, disait en pleine salle d'audience que l'habitude de porter une moustache était dégoûtante et qu'il ne concevait pas comment une femme pouvait admirer chez les hommes ce genre d'ornement.

—A propos de ces remarques de son honneur, une dame de ses amies lui adressa une lettre pétillante de sel et se terminant ainsi:

« Vous avez sans doute oublié, cher ami, le vieux proverbe espagnol: Un

baiser sans moustache, c'est comme un œuf sans sel! »

\*.\*

Un père sermonnait son fils et lui reprochait de se lever trop tard.

—Apprends, lui disait-il, le prix et les avantages de la diligence. Un homme, qui s'était levé de grand matin, trouva au milieu du chemin une bourse pleine de louis.

—Mais, papa, celui qui l'avait perdue s'était levé plus matin encore

\*.\*

Dans un wagon de troisième classe, un commis voyageur demande à une paysanne qui revenait de son pèlerinage:

—Vous aussi vous venez de Lourdes?

—Oui, monsieur, répondit-elle simplement.

Et pour montrer qu'elle ne rougissait pas de sa foi, elle tira son chapelet et se mit à le réciter. Mais le bruit des grains faisait sur les nerfs du citadin l'effet d'une décharge électrique. Il l'interrompit et lui dit:

—Vous avez vu de bien belles choses?

—Oui, monsieur, plus encore que je ne pensais.

—Avez-vous vu la source?

—Je l'ai vue et j'ai bu de son eau.

—Vous avez vu aussi quelque miracle?

—J'ai été témoin même de plusieurs.

—Mieux que cela, vous avez vu la Sainte-Vierge, sans doute?

—Mieux que cela, monsieur, répliqua enfin la spirituelle paysanne, j'ai vu la Sainte-Famille: l'Enfant Jésus comme à Bethléem, la Sainte-Vierge qui le tenait

## Les malheurs d'un Homme heureux.

NOUVELLE.

Combien de fois, en visitant un ami, vous est-il arrivé d'être séduit par la position de sa demeure, l'aménagement du logis, l'apparence gaie ou recueillie du quartier (selon que vous cherchiez la solitude ou le mouvement), les perspectives ouvertes devant la croisée et les joyeux rayons qui glissaient entre les rideaux ? Mais alors, si vous vantiez son bonheur au locataire d'une pareille retraite il vous opposait quelque misère du voisinage, frivole en elle-même, mais dont la continuité faisait une sérieuse souffrance : — c'était le marteau d'un voisin éveillé des aurores, les cris d'un enfant maussade, la fumée d'un toit que le vent rabattait contre la fenêtre préférée ! — Qui sait si, en écoutant ces douleurs, vous n'avez pas souri en vous-même et si elles ne vous ont pas rappelé le Sybarite que le pli d'une seule feuille de rose empêchait de dormir ! Et pourtant n'est-ce point notre histoire commune ? Qui de nous ne se plaint de quelque une de ces frêles épines égarées dans l'étoffe dont la vie est faite ? N'avons-nous point tous, au physique ou au moral, une fumée, un cri ou un marteau qui trouble nos joies et nous fait perdre patience ? Heureux qui peut appeler la raison au secours de ses nerfs ! Heureux qui ne transforme pas ces contrariétés en infortunes, et ne se laisse pas mourir, comme le lion de la fable, sous les blessures d'un moucheur !

M. Maigrin n'était point, malheureusement, de ceux-là ! Retiré depuis quelques années de la magistrature, il vivait avec la veuve d'un de ses neveux dans une antique maison que possédait la famille depuis pres d'un siècle. Tout le monde rendait justice à la probité, à l'obligeance et à la générosité de M. Maigrin ; on avait pour lui la déférence affectueuse qu'inspire une sympathie fondée sur l'estime ; il ne rencontrait partout que des visages souriants et des volontés bienveillantes ; sa nièce Caroline, esprit vif et cœur toujours en éveil, l'entourait de ses soins les plus tendres. Mais toute ces sources de bonheur étaient troublées par une seule infirmité de caractère de M. Maigrin, sa susceptibilité ! Dieu l'avait en vain comblé, son esprit inquiet soupçonnait sans cesse les intentions. Il avait beau ne trouver autour de lui que des horizons sereins, sa propre haleine suffisait pour faire un nuage.

Caroline souffrait de cette fâcheuse disposition d'humeur, non pour elle, mais pour son oncle, qu'elle aimait d'une sincère affection ; après beaucoup de tentatives, elle crut reconnai-

tre que le plus sûr moyen d'abrèger ses mécontentements, quand on n'avait pu les prévenir, était de ne point s'y trop arrêter et de conserver les manières franches et amicales, comme si on n'avait rien remarqué. Alors la lassitude ou la honte ramenait parfois M. Maigrin ; il n'oubliait pas son grief, il arrivait à croire qu'il s'était trompé ; une attention tendre compensait la négligence dont il croyait devoir se plaindre.

Mais il fallait laisser à ce travail intérieur le temps de s'accomplir. Toute explication n'eût fait, au premier instant, qu'envenimer la blessure, c'eût été un accès dont on devait attendre patiemment la fin. M. Maigrin n'en avait point eu depuis plusieurs jours, lorsqu'il descendit un matin, au déjeuner, l'air moins épanoui. En venant l'embrasser et lui demander de ses nouvelles, Caroline aperçut le léger nuage qui flottait sur le front de son oncle ; elle prévint une prochaine attaque et redoubla de surveillance pour en éviter l'occasion.

Elle approcha elle-même de la table le fauteuil de son oncle, le servit de sa main et affecta une gaieté caressante qui sembla dérider peu à peu l'ancien magistrat.

Tout semblait d'ailleurs favoriser les bonnes intentions de Caroline. Le café se trouva précisément au degré de chaleur souhaité, aucune rôtie n'avait été brûlée, le beurre était d'une fraîcheur qui rappela à M. Maigrin un vers de D-lille. Le dernier pli menaçant allait disparaître de son visage, quand on annonça le frère de la jeune veuve.

Henri Bonard était, pour l'humeur, l'opposé même de M. Maigrin : tandis que celui-ci s'accrochait aux fleurs elles-mêmes, Henri traversait les ronces sans y trouver d'épines. Toujours actif, riant, plein de confiance, il jouissait du plaisir offert, et remettait à plus tard le plaisir refusé. La réussite l'encourageait à continuer, les échecs lui laissaient l'espérance.

Il entra, comme il entrait toujours, le visage épanoui et en chantant.

— Dieu me pardonne ! quand je le vois, dit M. Maigrin, qui aimait sa gaieté communicative, il me semble que c'est la joie qui me rend visite ; vous devriez, cher ami, ne marcher qu'en habit de fête et couvert de fleurs.

— Vous poétisez Roger Bontemps, mon oncle, dit Caroline, qui embrassa son frère en riant.

— Pourquoi pas ? reprit gaiement Henri. Ne dirait-on pas parce qu'on garde sa bonne humeur, il faut être un butor, un imbécile ? Voyez-vous, ces femmes ! elles ne trouvent de poésie que dans la tristesse ! elles se représentent toujours Apollon sonnait le glas et s'essuyant les yeux avec un

mouchoir brodé par les neuf muses !

— Pas moi ! pas moi ! interrompit Caroline ; si j'étais païenne, j'éleverais un autel à la Gaieté et je ne placerais aux champs Elysées que les morts de joyeuse humeur.

— Eh ! croyez-vous donc avoir besoin pour cela de renier votre baptême ? reprit Henri. Le christ n'a-t-il pas dit que le royaume de son père serait ouvert aux hommes de bonne volonté ? Et quels sont-ils, sinon... qui prennent la vie du bon côté ?

Le sourire s'effaça sur les lèvres de M. Maigrin ; il commençait à soupçonner confusément que cet éloge de la bonne humeur pouvait bien être un blâme indirect. Caroline s'en aperçut et détourna brusquement la conversation en demandant à son frère s'il avait vu Mme Armand.

C'était une vieille amie de la famille, engagée dans un procès difficile. M. Maigrin s'était fait son conseiller, et grâce à lui, l'affaire, d'abord compromise, avait pris une meilleure tournure ; mais la pauvre femme, ignorante des lois et inquiète sur le résultat, allait de l'un à l'autre, sollicitant des avis contradictoires qui ne faisaient qu'accroître son embarras. Henri déclara qu'il l'avait vue la veille fort tourmentée. L'ancien magistrat fit un geste d'impatience.

— Les femmes ne savent point attendre, dit-il. J'ai averti Mme Armand qu'il n'y avait plus rien à faire, et elle me demande encore une entrevue ; elle veut me soumettre encore de nouveaux titres, bien qu'elle sache qu'on peut désormais en admettre.

— C'est la faute de votre bonté tant de fois éprouvée, fit observer Caroline en souriant ; elle enhardit à devenir importun.

— Mon Dieu ! je ne me plains pas, quant à moi, dit M. Maigrin plus doucement : j'ai répondu à Mme Armand que je la verrais aujourd'hui ou demain, et je l'ai priée de m'attendre.

*À continuer.*

## JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jendis à Ottawa, Ont.,

par P. NAP BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT :

Un an .....	\$0 50
Six mois .....	0 25
Un numéro .....	0 01

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc., devront être adressés au soussigné.

P. NAP. BUREAU,

170½ rue Sparks, Ottawa.